

prendre aucune part aux occupations ni aux préoccupations de sa femme et de sa fille. Trop souffrant pour conserver la volonté persévérante qui eût fait prévaloir son autorité, trop droit pour approuver, trop faible pour empêcher, il préférait ignorer le plus possible et acceptait volontiers l'isolement dans lequel le laissaient celles qui auraient dû être ses fidèles compagnes, dans la mauvaise comme dans la bonne fortune. Ces dames employaient la liberté qui leur était accordée à se donner la plus grande quantité possible de plaisirs. Quant à la qualité, elles se montraient moins difficiles. Le plaisir n'était pas pour elles une distraction ; un repos ; non, c'était une affaire, un travail, *un devoir*. En vérité, elles semblaient le considérer ainsi. Antoinette les avait vues aller au spectacle et au bal ; Madame, avec une migraine à rendre l'âme, Mademoiselle, avec une fièvre de cent pulsations à la minute. Et quand elle en exprimait son étonnement :

— Oh ! toi, répondait Madeleine, tu es une mollasse !

— C'est que je suis très énergique, ma chère, disait Mme de Paulhac, de l'air satisfait d'une personne à qui sa conscience rend un témoignage flatteur.

Les deux femmes parties, Antoinette se tournait vers Christiane, ouvrant tout grands ses yeux limpides et disant :

— Est-ce que je deviens folle ? est-ce que c'est bien, est-ce que c'est courageux de dompter sa douleur, de risquer sa santé pour aller au bal ?

Et la belle Christiane, sans s'émouvoir, répondait avec son sourire de sphynx :

— Quand nous serons à X., vous en verrez bien d'autres : ma sœur et Madeleine y mènent une vie à laquelle succomberaient les plus robustes marchandes de la halle.

Christiane attirait Antoinette comme une énigme vivante et une bien belle énigme. Cette admirable créature qui eût conquis tous les hommages si elle avait seulement apparu dans un salon, passait invariablement ses soirées auprès de son parrain malade, relevant ses oreillers, frictionnant doucement ses jambes endolories, le distrayant d'une lecture ou d'une causerie lorsque ses souffrances s'apaisaient assez pour qu'il pût en jouir.

Alors, Antoinette l'admirait et le lui disait, dans toute la chaleur de son âme enthousiaste ; mais Christiane, secouant doucement la tête, répondait avec sa tranquille froideur :

— Ne m'admirez pas je vous en prie : je ne fais pas cela parce que c'est bien, mais simplement parce que j'y éprouve du plaisir ; donc, mon mérite est nul.

— Enfin, répliquait Antoinette ; ce plaisir que vous y prenez prouve au moins une bonne nature, délicate et généreuse.

— Non, pas même cela, ne le croyez pas ; vous placeriez votre affection à faux.

— Alors, vous n'en voulez pas, de mon affection ? demandait l'enfant, avec des larmes dans les yeux.

Christiane baissait les siens en répondant :

— Bonne petite Antoinette, il vaut mieux ne pas commencer ce qui ne doit point durer ; on se prépare des regrets.

— Qu'est-ce qui ne doit pas durer ?